



## Les Voix d'Amélie

N° 11

Électronique



### Éditorial Le 26 décembre 2009

Au cours de ce premier trimestre de rentrée, la vie du Cercle a été animée par deux manifestations. Afin que nous en gardions le souvenir dans "les Voix d'Amélie", voici, pour chacune d'elles, le commentaire d'un participant, que nous avons prélevé parmi les propos de notre forum sur le site :

#### **Vendredi 27 novembre 2009 : Veillée Poétique.**

Cette veillée poétique d'hier soir dans la très belle salle de la Bibliothèque du Lycée Jeanne d'Arc, et organisée par François Demange, a été remarquable de convivialité, et bien sûr, de Poésie. Nous étions 18 autour d'une très belle et grande table. Au Menu : Découverte, pour beaucoup d'entre nous, de John Keats et de Shelley Poètes anglais dont des poèmes ont été lus par Claire Demange et Serge Soupel. Jean Michel Croisille nous a dit des poèmes, dont un en italien, avec la mémoire que nous lui envions. Les autres participants ont dit ou lu des textes qui leur étaient chers. Très agréable soirée trimestrielle. **Jean Pierre Brunhes.**

#### **Dimanche 6 décembre 2009 : Récital Jean**

**TARDIEU.** Récital Tardieu, dimanche soir, il fallait du courage pour y aller avec la perspective du lundi. Cela aurait été dommage tout de même de rater ce récital. Peu de monde: 25 personnes, quelques jeunes, pas uniquement les membres vénérables du Cercle que nous sommes. Goulipian, un petit bonhomme qui lit d'une manière saccadé, avec des accélérandi fulgurants. Tardieu, c'est son poète d'élection. Un style humoristico-philosophique qui débarrasse le monde de son vernis signifiant. Thème: le temps, la mort, les bizarreries de l'existence. Quand on écoute Goulipian (Tardieu), on ne sait plus trop où on est, ce que sont les êtres et les choses. Une réussite. Quelques intermèdes pianistiques: programme musical un peu galvaudé: Brahms, Chopin, Debussy, mais heureusement la pianiste, Véronique Secondi: une

*filles géniales: pas uniquement par son jeu, mais par sa toilette: robe noire à froissis, bas noirs, chemisier noir, une esthétique funèbre, mais sensuelle qui convenait bien au récital. Le bonhomme, lui, tout l'inverse, en habit de tous les jours, sans couleur, mais il savait jouer des bras et de la voix pour rendre la poésie vivante et communiquer à l'idée une impulsion presque kinesthésique. Tardieu disait (ou quelqu'un d'autre, je ne sais plus): je ne crois pas en Dieu, mais il me manque. **Claude Fernandez***

### Les Poètes du Cercle

**J**e ne sais rien.

Je ne sais rien que poésie  
et poésie est mon tourment.

Mais poésie  
est aussi  
ma délivrance et ma sérénité.

Une fleur de chèvrefeuille  
odorante et pourprée  
dans le jardin ensauvagé  
de ma maison des jours heureux.

**J**e ne sais rien.

Je ne sais rien que poésie  
et poésie est une mésange hardie  
au gorgerin soufré  
qui frappe du bec  
au carreau.

**M**ais poésie est un nuage  
étiré sur le ciel  
si transparent peut-être  
que plus rien  
pas même l'amitié des herbes et des oiseaux  
ne saurait le saisir dans ses caresses.

.....//.....

**J**e ne sais rien que poésie  
et je m'approche d'elle  
avec une tendresse  
tremblante  
dans le coeur.

Marie Thérèse SART.



Laves Lumière

**D**e tout être  
tes laves lumière Poésie  
extirpent sa nuit

**A**ux prisons des pleurs  
Tu rougis et tords  
les barreaux du temps

**L**es paupières mortes  
du doigt tu les frôles  
Et les yeux ressuscités rayonnent ta splendeur

**E**n ta joie frémit  
tout rêve d'amour

**G**rain après grain  
De gemme sourire en parfum du soir  
Les terres avenir  
Tu les recrées

georges meckler



**SUPPLIQUE POUR VIVRE ENCORE UN INSTANT.**

**S**'il vous plaît,  
Juste un instant,  
Quelques secondes encore.  
Oh ! Je vous en prie !  
S'il vous plaît, rien qu'un peu de temps !  
**Ce n'est pas possible, tu dois partir, faire comme les autres.**  
**Tu dois partir !**  
**Oh mon Dieu ! Non !**  
**Allez, vas-t-en !**  
**Non ! Non !**  
Je ne veux pas mourir !  
**Pars ! Il est temps !**  
Soyez gentil,  
Juste un instant !  
**Non ! Tu vois, les grands oiseaux noirs sont déjà de retour.**  
**Tu le sais, tu ne peux rester.**  
**Mais, je refuse de mourir,**  
Je me sens encore si jeune, je suis la dernière arrivée,  
J'ai le droit de rester !  
**Non ! Non !**  
**Tu vois, je ne puis te permettre de rester.**  
**Je sens que je m'endors pour de longs mois.**  
**Tu dois partir, je ne pourrai pas te soutenir plus longtemps.**  
**Alors, vas-t-en !**  
**Mais où aller ?**  
**Vas vers tes soeurs !**  
**Pourquoi ne puis-je plus vivre ?**  
**Regardes, tes compagnes sont en bas, elles t'attendent !**  
**Mais, que ferais-je en bas ?**  
**Tu danseras avec elles dans la lumière de l' été Indien, et quand le vent se lèvera, tu seras, toi aussi,**  
**LA POUSSIÈRE DORÉE DE L' AUTOMNE !**

Yvette GALITZ.

## IMPRESSIONS D' AUTOMNE.

La nature s' éveille et lentement le ciel  
S' illumine aux couleurs de teintes rousses et miel.  
Une brume endormie opalescente et basse  
A baigné la campagne où le vent se prélassé.

C'est un soleil discret qui sert de clé de sol  
Et nonchalant se pose après un court envol,  
Quand les piafs installés sur les fils électriques  
Forment en blanc et noir les notes de musique.

Comme une partition de mille et une voix  
Que le vent de l' automne au son doux du hautbois  
Accompagne en un hymne à la nature immense,  
Tous ces trilles heureux annoncent la partance.

Au départ imminent, on les dirait assis,  
Et des DO et des RE, et des SOL et des SI  
Bon voyage Petits, saluez bien l' Afrique !  
Ne vous attardez pas sur les bords des tropiques !

Sur un ordre venu impératif et bref  
La nuée à l'envol s'élance et suit le chef.  
Et ses évolutions au dessus de ma tête  
Sont l' au-revoir ami de la troupe au poète.

Roger JIMENEZ.



## ILLUSIONS MEDIATIQUES

Maintenant que le soleil se lève, Ô Héliastes \*,  
Contre les engouements et leurs fascinations,  
De votre magistère je requière un arrêt !

Ma jeunesse a connu , Il est vrai, de matinales brumes  
Et, près des ondes frontalières,  
L' inquiétante épreuve des rivages incertains.  
Mais était-ce suffisant, pour que les hommes me  
crussent intrépide,

Et prompte à éventer les surprises ?

Oui, J'ai chevauché dans les gorges étroites,  
Distinguant sur une mer d' étoiles les sombres rivages  
des monts,

Mais, en ma gorge, n'avais-je point, là, nouées des  
craintes imprécises ?

Lorsque dans l'ombre des gouffres,  
Ruisselaient les humeurs de l'amphisbène \*,  
Vous auriez pu voir mon visage trahir l'effroi de mes  
entrailles,

Et non pas la superbe illusoire d' un démiurge  
impassible !

Ô Magistrats, qui siégez dès l'aurore,  
Si j' aurais, pour les craintifs, revêtu le harnois des  
luttés,  
Et pour les terrassés, élevé des pénons indignés,  
Eut-ce été au nom de la grandeur d'âme,  
Ou sous l'empire d' une levée intime due à l' ardeur de  
mes sens ?

Pouvais-je deviner, à cette brièveté d' humus,  
Où, parfois, mes mains se souillaient dans la lutte,  
Que le déblai, dont se creusent les tombes,  
Répugnerait à maculer mon corps ?

L' actuelle et toujours prégnante moiteur du sang,  
Pourtant jadis, emperlé, en ces ronces  
Où nos corps ennemis se griffaient dans l'étreinte,  
Témoignerait-elle de la prévalence assurée  
De la noblesse de mon coeur ?

Et malgré tout, l'on m'aura proclamé :  
Seigneur du Fleuve,  
Et mon sceptre publié d'un roseau érigé !  
L' on chantera mon terroir pour ses limons et leurs  
promesses !  
On m' attestera omnicien dans les choses de lichens,  
Et la coquine fallace des insectes.

Ô Sérénissimes Juges,  
Vous, qui épiez à l'aube le germe des Lueurs  
Admirables,

Puissiez-vous me soustraire à l'éclot  
En leurs yeux du soupçon,  
Que je leur fusse semblable,  
Ou bien, pire encor, différent!

Que s'éloignent de moi ces emprunteurs de masques,  
Ces porteurs de bannières,  
Tous ces quémandeurs d'insignes qui gémissent du  
désêtre !

Pourquoi ne serais-je pour eux

Que le gisement fabuleux, où fleuriraient des guises ?

Pourquoi tourmenterais-je un miroir toujours  
compatissant,

Où, dans l'épreuve voudrait se rassembler mon  
intime ?

Pourquoi soutiendrais-je, de chacun de mes traits,

Ces emprunts qu'ils me font, ces prédatons  
incessantes,

Dont s'élaborent leurs destins complus de déchirures  
?

Qu'ils se résolvent, enfin, à ce qu' étrangement  
je sois autre.

Et si la pudeur, que j'éprouve

A l'inventaire de mes failles,

Me fait me rendre cher l'artifice d'un fard ,

Faut-il qu'ils en conclussent, prestement,

Qu' à le porter je m'enthousiasme ?

Et que de l'image, qu'il propose, je me déclare fier ?

Seule, Votre sentence peut imposer à leur  
errance insatisfaite

L' incontournable et invisible empreinte

Où ,eux aussi, originent leurs Êtres !

*Jean Pierre Brunhes*

Les Mots du Patrimoine :

\* HELIASTE, subst. masc.

Membre d'un tribunal athénien qui siégeait sur une place  
publique dès le lever du soleil.

\* AMPHIBENE,subst. masc.

Reptile saurien annelé de la famille des amphibénidés, dont la  
queue est aussi grosse que la tête et auquel les Anciens  
attribuaient le pouvoir de se déplacer aussi bien en avant qu'en  
arrière.



## Les Diamantaires de la Nuit.

D'un néant froid hors de l'Histoire  
nul bengale ne fusera .

Nulle part ne peut aller la lueur dernière.

L'avenir fut un incident dont on ne discutera plus.

Meurent les mondes à grands chocs de chaos  
en musiques et lumières de sons et lueurs.

Quand les couleurs du spectre glisseront  
les Diamantaires de la nuit imageront le vrai  
en un lieu de nul reflet.

La mort enfin de la matière précèdera l'intimité  
première  
éclat ultime dans l'invisible émoi.

Que cesse alors pour toi  
l'énigme du moi  
par la dissolution dernière.

Robert Liris

## MATIN FROID

Un brouillard matinal  
Annonciateur de neige,  
Recouvre l'étendue verte  
Des pelouses glacées.

C'est la chute automnale  
Des feuilles brunes et sèches,  
Dont les allées sont couvertes,  
Et que j'arpente à pas pressés.

Dans cette atmosphère  
Encore presque nocturne,  
A la veille de l'hiver,  
Le parc reste taciturne.

On ne peut apercevoir,  
Au loin, entre les branches,  
Qu'un seul banc, plein d' espoir,  
Vers lequel, mon rêve se penche.

21 décembre 1994.

Agnès LAFAGE-FEULLAT